

Jesùs A. Christian L.
Patrick J. Patrick F.

UN P'TIT NOIR

**Atelier d'écriture
au centre pénitentiaire
Nathalie Féron
C'est quoi ce Baz... ART ? La Boutique d'écriture**

Remerciements à tous ceux qui ont, d'une façon ou d'une autre, aidé à la mise en place du projet "Autour du Polar" et à la naissance de ce livre en particulier : la direction régionale des affaires culturelles de Basse-Normandie : Mme Gautier-Desvaux, directrice, Mme Mège-Cocheril, chargée de mission développement culturel, Mme Berthomieu, conseillère livre et lecture ; le centre pénitentiaire de Caen : M. Daumas, directeur, M. Cordier, chef de détention ; le service pénitentiaire d'insertion et de probation du Calvados, M. Honoré, directeur adjoint, Mlle Pierrot et M. Moulé, assistants culturels ; l'Association C'est quoi ce Baz... ART ? et Nathalie Féron, l'auteure et la directrice artistique ; l'équipe de CIS 7 vidéo : Laurent, Stéphane et Pierre ; les participants de l'atelier et Jesús, Patrick, Christian, Patrick, qui ont accepté de rassembler quelques textes dans cet ouvrage ; les auteurs invités : Patrick Raynal et Pascale Fonteneau ; la comédienne Véro Dahuron qui a prêté sa voix à l'occasion de quatre lectures croisées avec l'atelier d'écriture.

Un projet soutenu par la DRAC
et le S.P.I.P. 14



UN P'TIT NOIR

Jesùs A. Patrick J.
Christian L. Patrick F.

Ça se boit au café du coin, au bureau, entre deux trains. Partout. Avec ou sans sucre. Ça coupe la journée, parfois l'appétit. Ça s'accompagne d'un cigare, seul ou entre amis, ça se déguste et se découvre au fil des mots.

... "Au café !!!" Il est vrai qu'elle se débrouille bien, elle, pour nous faire le café le matin. La discussion va bon train. Quelle angoisse ce travail.

Un bon cigare doit être sec mais non cassant, fort mais pas "arrachant" et doit crisser entre les doigts, lorsqu'on le roule machinalement, avant d'en sectionner une extrémité au coupe-cigare, jamais au couteau ou avec les dents ce serait criminel...

Oui. Lili lui manque terriblement, et il ne se sent pas le courage de vivre plusieurs mois sans elle. Il décide donc de prendre contact avec des jeunes délinquants d'un des quartiers de cette ville bordelaise.

Courir. Marcher. Tuer ? Qui ? Il chargea son fusil...

Premier recueil de nouvelles du centre pénitentiaire de Caen issu d'un atelier d'écriture nouvelle policière sous la conduite de Nathalie Féron.

*Les Ateliers d'écriture littéraire et de création,
C'est quoi ce Baz... ART ? La Boutique d'écriture*

	page
Quotidien Patrick F.	19
Tentative Christian L.	21
Cette bonne vieille planète Patrick J.	23
Euro Patrick J.	27
Euro-comptons Patrick F.	33
Voyage sur le Nil Patrick J.	39
Lili et Mimile Patrick J.	45
Yvan Jesús A.	49
Loulou Christian L.	69
Patrick, Marcel, Adolphe Jesús A.	73
Ils étaient tous là ! Patrick F.	79
Jonathan Christian L.	83

D'abord entrer !

Il y a des femmes, là, présentes dans la cour, elles attendent l'heure des visites, elles ne discutent pas ou peu, si peu qu'elles restent dans ce calme d'un presque silence. Il y a des mères, des sœurs, des compagnes, c'est une prison d'hommes ici, elles rendent visite à leur homme. Grandes, petites, belles ou laides, fortes ou menues, elles sont pourtant toutes identiques à cet instant.

La carte d'identité est indispensable, en échange de ce passeport un gardien me glisse un badge rouge parce que je suis auteure, je vais au bâtiment culturel. Je suis accompagnée, on me présente. Il faut attendre et le moment venu il faut encore attendre. On avance par étapes, la distance entre la rue et l'entrée n'est pourtant pas bien grande, mais tout cela prend du temps. Le temps ici est à la mesure de la peine.

La sonnerie, que je redoute, au passage du portique de contrôle me surprend tout de même, le métal sonne et se révèle. Alors ? C'est quoi ? Une boucle, une ceinture, des clefs, un briquet, une lame, une arme, un zip...

aucun doute, le rituel s'accompagne de répliques, l'échange est bon enfant, tout le monde joue le jeu et se rassure.

Quelques enjambées plus loin, le poste de garde. Ne pas oublier de serrer les mains de tout le monde au passage, dernière barrière, dernier tour de clef, lourde, difficile, rétive à la main, la jeune femme lutte de tout son poids, la serrure résiste.

"Elle n'a peut-être pas fait d'études pour tourner une clef !" Elle arque dans un dernier essai tout son corps, le portail s'ouvre enfin, sur une cour vide, immense, première impression qui me ramène au pensionnat. Une citadelle bien gardée qui semble protéger et contenir le vide en apparence. Des murs pour se caler, les rebords pour s'asseoir, les hommes assis côté soleil comme des petits vieux installés là à attendre. Dans l'attente que le portail s'entrouvre, dans l'attente d'un nouveau venu, de quelqu'un qui traversera la cour dans ce sens-là ! Ils sont postés sur le banc de touche. Leurs saluts nous interpellent. Nous traversons d'un vrai pas qui trouve enfin sa distance à parcourir.

– Désolé, il faut retirer les chaussures !

– Ah ! Les chaussures. Mes chaussures ?

Je réponds à la demande et montre mes chaussettes, pieds nus entre le sol et moi seul un voile de nylon...

Une femme attend, elle porte des baskets. Son visage tendu, fermé et occupé, survole la situation, ses chaussures tranchent avec sa tenue. Je me dis qu'elle sait comment éviter la sonnerie, comment gagner du temps au passage du portique, comment simplifier et réduire au minimum ce rituel. Il me faudra apprendre.

Chaussures retirées, je passe à nouveau, ça sonne ! Je passe encore. Cette fois rien, ça va, je peux reprendre possession de mes bottines zippées. Je dois ouvrir mon cartable, un gardien regarde sans toucher. Puis le clic, la porte se déverrouille, son poids ne fait plus barrage, elle s'écarte sans s'ouvrir complètement, nous nous glissons dans cet espace les uns derrière les autres.

A l'extérieur entre les barreaux, les mains se croisent, se serrent, se vérifient. Amis, ennemis, armés, désarmés, sans arme sans

Cette diagonale me deviendra familière, particulière et unique à chaque fois, selon l'humeur du jour, des figures croisées, des mains serrées, des bonjours échangés, des jours de pluie, des jours de vent, l'éclat de la lumière, de cette nuance de gris argenté du ciel normand qui brûle les yeux et oblige à plisser les paupières. C'est un soleil à ne pas pouvoir percer les nuages. Ici comme ailleurs, la météo rythme les sorties dans la cour.

On est loin du Sud et d'un franc soleil qui au moins garantirait un coup sur le nez, une marque de liberté, une peau colorée. Les visages sont gris, les cheveux aussi...

On me présente encore, debout au bar de l'atelier vidéo je dis oui au verre d'eau avant d'être filmée et d'expliquer ce que je viens faire ici. Je sens une grande agitation.

On cherche à me connaître, à savoir qui je suis au juste, et pas seulement l'auteure ou "l'écrivaine" du polar collectif sur la ville de Caen, *Le crapaud sur la première marche*, Baz... ART éditions ? Je comprends vite ce besoin de parler avec l'extérieur.

Plus tard. Je découvre la salle attribuée à l'atelier d'écriture. Elle est grande, lumineuse, aérée tout le temps et par tous les temps elle restera ouverte sur la cité ; derrière, au-delà, la vie continue, un horizon, la ville qui se construit, une grue, une ligne d'immeubles, des terrasses, des arbres, le ciel, les fenêtres et de nouveau la salle, la salle de la justice. Sous la Déclaration des droits de l'homme, le groupe s'installe et se forme, en musique.

La même chanson, une composition d'un détenu, les portes, les rotatives, les appels au haut-parleur. C'est très bruyant, vivant, animé par une préoccupation d'exister un peu encore, les séances sont habitées par ce paysage sonore, "... *des hommes, des femmes, ...*" au *café des délices*, de Patrick Bruel, entrecoupé du grondement des marteaux, de la mécanique rythmée du mouvement de l'offset, la salle devient cargo et lorsque le vent s'engouffre dans les fenêtres, les stores à lamelles donnent la réplique et tout chavire entre un air mille fois repris et une voix qui s'exerce, le bal populaire n'est pas loin, derrière le mur.

nécessaire, on réajuste un peu avec la réalité du monde du dehors... entre étonnement, incompréhension, refus, les rires et l'acceptation. On remet au propre. On écrit la suite. C'est simple et ça marche. Il suffisait de demander, parce que l'envie d'écrire est là. Il y a aussi le carton de livres neufs, pas encore feuilletés avec cette odeur de librairie. Les livres recouvrent la table des écrits de Sophie Loubière, Jean-Claude Izzo, Dantec, Daeninckx, Fajardie, Mendoza, Van Gulik, Vazquezmo, Chandler et ceux de Patrick Raynal et de Pascale Fonteneau à lire, à découvrir avant leur venue. Parce que l'atelier se veut ouvert sur le monde.

... Ils me diront que j'ai su créer cette passerelle qui donne envie d'écrire et de lire, chose perdue, oubliée ou jamais imaginée. Ils l'ont trouvée au fil des lundis, des rencontres d'auteurs invités où les détenus du centre pénitentiaire ont pu écouter et participer aux conversations, articulées autour de la création et de l'écriture. Les livres circulent. Les rencontres se croisent – lectures – une comédienne prête sa voix aux textes

Je me suis attachée à faire en sorte que le travail d'atelier ne renvoie personne à son dossier de justice. J'ignore tout des uns et des autres. Impossible de deviner, de faire le lien même au travers des écrits. L'atelier s'articule autour de la nouvelle policière – mais ils n'aiment pas ce genre-là ! Ils préfèrent les histoires d'amour. Naturellement. Ici, c'est une question d'amour. On arrive par le "mal amour", celui qui lie à la mort d'une façon ou d'une autre. Alors un atelier d'écriture sur le polar, c'est une blague ! Non, un genre littéraire. De la distance, il y en aura, longtemps ils resteront sur leur garde, pas de révélations contrariantes. "Elle pourrait ne pas revenir la semaine prochaine !" Le groupe se stabilise puis devient mouvant, on part, on vient, on revient, on reste, un peu, un peu plus, un peu moins que la dernière fois, certains passent une fois, deux fois, puis disparaissent, d'autres installent leur présence autour de la table, se mettent au travail et ne le lâcheront plus. Ici, c'est plutôt libre à partir des quelques règles établies dès le début, on écrit lors des séances, on lit, on parle, on recommence si

sélectionnés en atelier. Les invités arrivent, l'atelier vidéo tient à recevoir comme il se doit.

D'abord, le directeur de la Série noire, Patrick Raynal, qui découvre pour la première fois des hommes condamnés à perpétuité ; "Quand on rencontre ces personnes, sans avenir visible, ça relativise toute discussion, tout débat sur le roman noir. J'ai envie de dire qu'en quelque sorte, j'avais affaire à mes vrais clients. Je parle d'eux dans mes livres. Et ils sont très intéressés, très présents pour discuter..."

Puis, durant une heure, micro fixé au vêtement, Pascale Fonteneau parle de sa vie en "noir", "Je n'arrive qu'à créer des gens ordinaires. Ni psychologue, ni sociologue, ni philosophe, je me sers de ces tranches de vie de ceux qui sont attachés à leur nain de jardin ..."

De ce côté-ci du mur chacun a comme ça dans sa vie une journée après laquelle le temps s'est arrêté, peut-être que dans cet espace les pendules se sont remises à fonctionner. Autour d'"un p'tit noir". Ça se déguste et se découvre au fil des mots.